

JUDITH McNAUGHT

L'amant de l'ombre



LA BIBLIOTHÈQUE IDÉALE

J'AI
LU
POUR ELLE

AVENTURES & PASSIONS

Judith McNaught

Auteure de talent, elle a écrit une quinzaine de romances historiques et contemporaines qui se sont vendues à plus de 30 millions d'exemplaires. Elle a reçu de nombreuses récompenses et est toujours en tête des meilleures ventes du *New York Times*.

L'amant de l'ombre, *Les machinations du destin* et *Compromise* figurent parmi ses plus grands succès.

L'amant de l'ombre

*Du même auteur
aux Éditions J'ai lu*

Les machinations du destin
N° 3399

Compromise
N° 3521

L'homme qui haïssait les femmes
N° 3665

La scandaleuse
N° 3741

Où tu iras, j'irai
N° 3760

Tourbillons
N° 4246

Le royaume des rêves
N° 12415

JUDITH
McNAUGHT

L'amant de l'ombre

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Martine Fages*





POUR **elle**

Si vous souhaitez être informée en avant-première
de nos parutions et tout savoir sur vos auteures préférées,
retrouvez-nous ici :

www.jailupourelle.com

Abonnez-vous à notre newsletter
et rejoignez-nous sur Facebook !

Titre original
ONCE AND ALWAYS

Éditeur original
Pocket Books, a division of Simon & Schuster Inc., New York

© Judith McNaught, 1987

Pour la traduction française
© Éditions J'ai lu, 2004

Angleterre
1815

— Ah ! Vous voici, Jason, déclara la ravissante jeune femme brune à son mari dont le visage se reflétait dans le miroir de sa coiffeuse.

Il s'approcha, immense, impressionnant et, après lui avoir jeté un regard inquiet, sa femme reporta son attention sur ses bijoux. Son sourire sonnait faux lorsqu'elle lui tendit d'une main mal assurée un magnifique collier en diamants.

— Aidez-moi à le mettre, voulez-vous ?

Son mari contempla avec mépris les colliers de rubis et d'émeraudes qui scintillaient déjà sur l'opulente poitrine que révélait un corsage au décolleté provocant.

— Cet étalage de chair et de bijoux me semble déplacé chez une femme qui essaie de se faire passer pour une lady.

— Qu'en savez-vous ? riposta Melissa Fielding avec dédain. Cette robe est du dernier cri. Le baron Lacroix, lui, la trouve à son goût : il m'a demandé de la porter au bal ce soir.

— Il est certain qu'il n'aura aucun mal à te la retirer.

— Exactement ! Il est français... et fougueux comme un lion.

— Mais il a un gros défaut : il est sans le sou.

— Il me trouve belle, rétorqua Melissa, venimeuse.

— Il a raison.

Sarcastique, Jason Fielding détailla son ravissant visage au teint d'albâtre qu'illuminaient des yeux verts en amande. Il s'attarda sur ses lèvres rouges et charnues puis descendit vers la gorge voluptueuse qui palpait comme une vivante offrande, au-dessus du décolleté de sa robe en velours pourpre.

— Vous êtes belle, cupide et parfaitement amonale, ma chère... en deux mots : une garce.

Il s'apprêtait à quitter la pièce quand il s'immobilisa et jeta d'une voix coupante :

— Avant de partir, passez dire bonsoir à votre fils ; Jamie est trop petit pour comprendre que sa mère est une garce et vous lui manquez. Je pars pour l'Ecosse dans une heure.

— Jamie ! siffla-t-elle rageusement. Il n'y a que lui qui compte...

Comme son mari s'éloignait sans répondre, Melissa explosa :

— À votre retour d'Ecosse, je ne serai plus là ! menaça-t-elle.

— Tant mieux.

— Salaud ! cracha-t-elle en serrant les poings. Je vais dire à la face du monde que tu es vraiment, et ensuite je te quitterai pour ne plus revenir. Jamais !

Jason avait déjà la main sur la porte. Il tourna vers sa femme un visage dur, méprisant :

— Tu reviendras, ricana-t-il. Dès que tu n'auras plus d'argent.

La porte se referma derrière lui et un air de triomphe éclaira le ravissant visage de Melissa.

— Tu te trompes, Jason, murmura-t-elle tout haut. Car tu seras obligé de m'en envoyer...

— Bonsoir, monsieur, murmura le majordome d'une voix bizarrement tendue.

— Joyeux Noël, Northrup, répondit machinalement Jason en secouant ses bottes couvertes de neige et en tendant son manteau trempé au domestique.

La scène qui l'avait opposé à Melissa deux semaines auparavant lui revint subitement à l'esprit, mais il chassa ce pénible souvenir.

— Le mauvais temps m'a retardé. Mon fils est-il couché ?

Le maître d'hôtel se figea.

— Jason !

Un homme âgé d'une quarantaine d'années apparut dans l'embrasement de la porte. Son visage buriné de vieux loup de mer était grave et il fit signe à Jason de le rejoindre au salon.

— Mike ? Qu'est-ce que tu fais là ? s'exclama Jason en le regardant refermer la porte derrière eux.

Mike Farrell ne s'embarrassa pas de préambule :

— Jason, Melissa est partie. Elle s'est enfuie avec Lacroix pour la Barbade le lendemain de ton départ.

Il s'interrompit et attendit une réaction qui ne vint pas. Alors il respira profondément et ajouta :

— Ils ont emmené Jamie.

Une lueur sauvage brilla dans les yeux de Jason. Une lueur presque inhumaine.

— Je la tuerai ! (Il se dirigeait déjà vers la porte.) Je vais la retrouver et je la tuerai...

— Il est trop tard, l'interrompit Mike avec une infinie lassitude. Melissa est déjà morte. Leur navire a essuyé une tempête trois jours après leur départ.

Il détourna son regard de Jason dont le visage se crispait douloureusement et ajouta d'une voix atone :

— Il n'y a pas de survivants.

Sans un mot, Jason s'empara d'un flacon de whisky en cristal. Il remplit un verre et le vida d'un trait avant de le remplir à nouveau, le regard vide et fixe.

— Elle t'avait laissé ceci, reprit Mike Farrell en lui tendant deux lettres dont les sceaux étaient brisés.

Comme Jason ne bougeait pas, Mike expliqua avec douceur :

— Je les ai déjà lues. La première lettre est une demande de rançon que Melissa avait déposée dans ta chambre. En échange de cette rançon, elle t'aurait rendu Jamie. La seconde était destinée à perdre ta réputation – elle l'avait confiée à un valet avec l'ordre de la remettre au *Times* après son départ. Mais lorsque Flossie Wilson s'est aperçue de la disparition de Jamie, elle a immédiatement interrogé le personnel. Le domestique qui s'apprêtait à porter la lettre au *Times* lui a remis le pli. Dans l'impossibilité de te joindre, elle m'a fait appeler... Jason, reprit Mike après une pause, je sais que tu adorais cet enfant. Je suis navré. Crénom de nom... vraiment navré.

Fou de douleur, Jason leva lentement les yeux vers le portrait accroché au-dessus de la cheminée dans un cadre doré. Un enfant souriait d'un air angélique en serrant un soldat de bois dans sa menotte...

Le verre qu'il tenait explosa sous la pression de ses doigts mais il ne versa pas une larme. Depuis sa plus tendre enfance, Jason Fielding avait épuisé ses réserves de larmes.

Portage, New York
Noël 1815

La neige crissait sous les petites bottes de Victoria Seaton. Elle s'engagea dans la ruelle et poussa le portillon blanc qui donnait sur un jardinet. C'était ici qu'elle avait vu le jour, quinze ans auparavant. Les joues rosies par le froid et les yeux brillants, elle contempla le ciel étoilé. Elle sourit et fredonna les dernières mesures d'un cantique de Noël qu'elle avait chanté toute la soirée avec les autres choristes. Puis elle remonta l'allée plongée dans l'obscurité jusqu'à la modeste maison.

Elle ouvrit tout doucement la porte pour ne pas réveiller ses parents et sa petite sœur. Elle accrocha son manteau, se retourna et s'immobilisa, pétrifiée. Sur le palier du premier étage baigné par le clair de lune, elle aperçut ses parents devant la porte de la chambre de sa mère. Son père tenait sa mère dans ses bras et celle-ci se débattait en criant :

— Patrick, non ! Je ne veux pas ! Je ne peux pas !

— Katherine, suppliait Patrick Seaton d'une voix rauque. Pour l'amour du Ciel, ne te refuse pas à moi !

— Tu m'avais promis ! éclata Katherine en essayant de se soustraire à son étreinte.

Il voulut l'embrasser, mais elle se détourna et sanglota d'une voix hachée :

— À la naissance de Dorothée, tu m'as juré que ce serait la dernière fois. Tu m'avais donné ta parole.

Victoria, frappée de stupeur se rendit compte dans un brouillard qu'elle n'avait jamais assisté au moindre attouchement physique entre ses parents, que ce fût par jeu ou par tendresse. Pourtant, elle n'avait pas la moindre idée de ce que sa mère refusait à son père.

Patrick relâcha sa femme et laissa retomber ses bras ballants.

— Pardon, déclara-t-il d'une voix glaciale.

Katherine vola dans sa chambre et claqua la porte. Mais au lieu de retourner dans la sienne, Patrick Seaton descendit l'escalier, passant à quelques centimètres de Victoria.

Victoria se plaqua contre le mur et comprit que son petit univers paisible et serein allait être bouleversé par la scène qui venait de se dérouler. Elle craignit de révéler à son père sa présence, de lui montrer qu'elle avait assisté à cette scène humiliante. Elle vit son père s'asseoir sur le canapé et contempler fixement les braises mourantes dans l'âtre. Une bouteille d'alcool qui se trouvait depuis des années sur l'étagère de la cuisine était posée devant lui à côté d'un verre à moitié vide. Il se pencha pour attraper le verre et Victoria en profita pour gravir les premières marches sur la pointe des pieds.

— Victoria, je sais que tu es là, fit son père d'une voix éteinte sans se retourner. Inutile de faire semblant, je sais que tu as tout vu. Viens donc me rejoindre près du feu. Je ne suis pas la brute que tu imagines.

La gorge de Victoria se serra de pitié et elle courut s'asseoir à ses côtés.

— Tu n'es pas une brute, papa. Jamais je ne croirai une chose pareille.

Il but une longue rasade avant de poursuivre :

— Ne va pas t'imaginer non plus que ta mère est fautive...

Sa voix un peu pâteuse indiquait qu'il n'en était pas à son premier verre.

Sous l'effet de l'alcool, il se méprit sur le visage effrayé de sa fille et crut qu'elle avait assisté à la scène depuis le début. Il glissa un bras autour de ses épaules et voulut la consoler : mal lui en prit car ce qu'il lui confia fit tomber en poussière le mythe de bonheur auquel elle s'accrochait désespérément.

— Ce n'est pas la faute de ta mère et ce n'est pas la mienne. Simplement, elle ne m'aime pas et je ne peux m'empêcher de l'aimer.

Victoria bascula brutalement du cocon rassurant de l'enfance dans le monde dur et brutal des adultes. Bouche bée, elle fixait son père avec l'impression affreuse que le sol se dérobaît sous elle. Elle secoua la tête, incrédule. Voyons, sa mère aimait forcément son merveilleux papa !

— L'amour ne s'invente pas, insista amèrement Patrick Seaton en fixant son verre. Il ne suffit pas de le désirer pour qu'il arrive. Sinon, ta mère m'aimerait. Quand nous nous sommes mariés, elle croyait qu'elle apprendrait à m'aimer. Moi aussi je le croyais. Nous voulions désespérément le croire. Plus tard, j'ai essayé de me convaincre que cela n'avait pas d'importance et que, même sans amour, un mariage pouvait être heureux. (Il secoua la tête, abattu.) Quelle naïveté ! Aimer sans retour équivaut à l'enfer ! N'espère jamais connaître le bonheur avec un homme qui ne t'aimera pas !

— N... non, balbutia Victoria en retenant ses larmes.

— Et n'aime jamais plus que tu n'es aimée, Tory. Ne t'y laisse pas prendre.

— Je... je te le promets, murmura à nouveau Victoria.

Incapable de se retenir plus longtemps, elle éclata en sanglots et approcha sa main du beau visage de son père.

— Quand je me marierai, papa, je choisirai un homme exactement comme toi.

Ces mots lui arrachèrent un sourire attendri mais il ne répondit rien. Un peu plus tard, il ajouta :

— Tout n'est pas si noir, tu sais. Nous vous aimons, toi et Dorothee, et cet amour-là, nous le partageons ta mère et moi.

Le rose de l'aurore colorait à peine le ciel quand Victoria se faufila dehors. Elle avait passé une nuit blanche à fixer le plafond de sa chambre. Ayant enfilé un manteau rouge par-dessus sa tenue de cheval bleu marine, elle sauta à califourchon sur son poney qu'elle venait de sortir de la grange.

Elle chevaucha pendant un bon moment avant d'atteindre le ruisseau qui longeait la grand-route. Là, elle descendit de son poney et esquissa quelques pas prudents sur les berges enneigées. Puis elle se laissa tomber sur une grosse pierre plate. Les genoux relevés sous le menton, elle contempla l'eau grise et lourde qui charriait de gros blocs de glace.

Au-dessus de sa tête, le ciel pâlit et vira au rose, mais elle ne ressentit rien de la joie qu'elle éprouvait toujours en venant admirer le lever du soleil à cet endroit.

Un lapin détala d'un buisson ; dans son dos, elle entendit un hennissement et un pas ferme qui s'approchait. Un léger sourire effleura les lèvres de Victoria ; une fraction de seconde plus tard, elle

esquiva une boule de neige qui siffla au-dessus de son épaule.

— Raté, Andrew ! lança-t-elle sans se retourner.

Une paire de bottes marron bien astiquées apparurent à ses côtés.

— Tu es en avance ce matin, dit Andrew en souriant à l'exquise jeune fille assise sur son rocher.

Un peigne en écaille retenait sa chevelure d'un roux éclatant et ses boucles retombaient en cascade d'or liquide sur ses épaules. Ses yeux d'un bleu intense étaient ombragés de longs cils et s'étiraient légèrement sur les tempes. Elle avait un petit nez parfait, un visage à l'ossature délicate et un teint éclatant. Une adorable fossette creusait son menton.

Chaque courbe et chaque ligne du visage de Victoria étaient un signe précurseur de sa beauté. Ses yeux rieurs étaient déjà capables de bouleverser n'importe quel garçon. Ce matin-là pourtant, ses jolis yeux avaient perdu leur éclat.

Victoria se pencha et ramassa une poignée de neige dans ses mitaines. Instinctivement, Andrew s'accroupit mais au lieu de lancer la boule de neige sur son ami – ce qu'elle aurait fait en temps normal –, Victoria la jeta dans le ruisseau.

— Qu'est-ce qui ne va pas, beaux yeux ? la taquina-t-il. Tu as eu peur de me manquer ?

— Bien sûr que non, rétorqua Victoria, maussade.

— Pousse-toi et laisse-moi une petite place.

Victoria obéit et il observa avec inquiétude son petit visage triste.

— Pourquoi cet air morose ?

Victoria se demanda si elle pouvait se confier à lui. Andrew était de cinq ans son aîné et d'une sagesse étonnante pour ses vingt ans. C'était le fils unique de la femme la plus riche du village, une

veuve à la santé délicate. Possessive, elle s'accrochait à son fils auquel elle avait totalement confié la direction de leur immense domaine.

Andrew lui souleva le menton du bout de son gant et insista gentiment :

— Raconte.

Après tout, Andrew était son ami, songea-t-elle. Quand ils s'étaient connus, il lui avait appris à pêcher, à tirer au pistolet et à tricher aux cartes. C'était elle qui avait réclamé cette dernière leçon pour savoir si oui ou non, lui trichait aux cartes. L'élève avait rapidement dépassé le maître et Victoria savait à présent nager, tirer et tricher mieux que son compagnon.

Comme elle ne pouvait cependant se résoudre à lui parler de ses parents, elle souleva l'autre aspect du problème qui la tourmentait : la mise en garde de son père.

— Andrew, commença-t-elle d'une voix hésitante, comment sait-on si quelqu'un vous aime ? Je veux dire... vous aime d'amour.

— Quel est cet amour qui te tracasse ?

— Celui de l'homme que j'épouserai.

Avec un peu plus d'expérience et de jugement, Victoria aurait été en mesure d'interpréter la lueur de tendresse qui brilla à cet instant dans les yeux bruns d'Andrew.

— L'homme que tu épouseras t'aimera, déclara-t-il. Je te le garantis.

— Mais il faudra qu'il m'aime comme moi je l'aimerai.

— Ne t'inquiète pas, je te dis.

— Mais comment le saurai-je ?

Andrew scruta attentivement l'ovale exquis de son visage.

— Un garçon du coin a harcelé ton père pour lui demander ta main ? questionna-t-il d'une voix irritée.

— Ne dis pas de bêtises ! Je n'ai que quinze ans et papa tient à ce que j'en aie au moins dix-huit pour être sûr que je sache ce que je veux.

Il contempla son petit menton fier et éclata de rire.

— Si c'est la seule condition posée par le docteur Seaton à ton mariage, il peut te mener à l'autel dès demain. Tu sais toujours ce que tu veux.

— C'est vrai, acquiesça-t-elle en souriant.

Elle laissa s'installer un silence complice avant d'interroger distraitement :

— Et toi, t'es-tu déjà demandé qui tu allais épouser ?

— Non, répondit-il en fixant le ruisseau, un petit sourire énigmatique aux lèvres.

— Pourquoi ?

— Parce que je le sais déjà.

Interdite, Victoria fit volte-face :

— Hein ? Vraiment ? Oh, dis-le-moi ! Je la connais ?

Devant son mutisme, Victoria lui jeta un regard en biais et commença à fabriquer une boule de neige bien compacte.

— Tu as l'intention de me bombarder avec ce machin-là ?

— Mais non, voyons, répliqua-t-elle, les yeux pétillants de malice. Parions. Si je réussis la première à toucher cette pierre en haut du rocher là-bas, tu me dis son nom. D'accord ?

— Et si c'est moi qui gagne ?

— Alors tu choisiras un gage, concéda-t-elle, magnanime.

— J'aurais mieux fait de me casser une jambe le jour où je t'ai appris à parier, grommela-t-il sans pourtant pouvoir résister à son sourire ensorceleur.

Andrew rata la cible de quelques centimètres. Victoria la fixa longuement à son tour, et sa boule de neige heurta le rocher avec une telle force qu'un bout de pierre s'en détacha.

— J'aurais également pu me dispenser de t'apprendre à lancer des boules de neige, commenta Andrew, morose.

— J'ai toujours su le faire, lui rappela-t-elle en plantant ses poings sur ses hanches menues. Alors, qui aimerais-tu épouser ?

Andrew enfouit les mains dans ses poches et sourit.

— À ton avis, beaux yeux ?

— Je l'ignore. Mais j'espère que c'est une fille remarquable, car toi tu l'es.

— Elle aussi, assura Andrew avec un sérieux de diplomate. À tel point que j'ai pensé à elle tout au long de ces hivers que j'ai passés en pension. À vrai dire, je suis heureux d'être de retour, comme ça je la vois plus souvent.

— À t'entendre, elle doit être très bien, déclara Victoria du bout des lèvres.

Elle éprouvait tout à coup une bouffée d'hostilité pour cette jeune fille qui pourtant ne lui avait rien fait.

— Merveilleuse serait un terme plus exact. Elle est adorable et vive, belle et spontanée, douce et têtue. Tous ceux qui la connaissent ne peuvent s'empêcher de l'aimer.

— Alors pourquoi ne l'épouses-tu pas, non d'une pipe, au lieu de me chanter ses louanges ! coupa Victoria, mécontente.

Andrew esquissa un sourire et caressa la masse soyeuse de ses cheveux.

— Parce qu'elle est encore trop jeune, murmura-t-il tendrement. Vois-tu, son père désire attendre ses dix-huit ans pour être sûr qu'elle sache ce qu'elle veut.

Victoria écarquilla ses grands yeux couleur myosotis et contempla le beau visage de son compagnon.

— Tu veux dire que c'est moi ? chuchota-t-elle.

— Oui, confirma-t-il en souriant gravement. Toi et personne d'autre.

Le petit monde de Victoria, qui menaçait de s'effondrer après la scène de la veille, reprit soudain son aspect rassurant et chaleureux.

— Merci, Andrew, balbutia-t-elle, timide.

L'espace d'une seconde, la jeune femme apparut sous l'enfant qu'elle était encore et elle ajouta d'une voix très douce :

— Qu'y a-t-il de plus merveilleux que d'épouser son meilleur ami ?

— Je n'aurais pas dû t'en parler avant de voir ton père, et il me faut encore attendre trois ans.

— Il te tient en grande estime, assura Victoria. Crois-moi, il ne fera aucune difficulté le moment venu. D'ailleurs comment le pourrait-il ? Vous vous ressemblez tant, lui et toi...

Un peu plus tard, Victoria remonta sur son cheval l'esprit plus gai et plus léger. Mais sa bonne humeur s'évanouit dès qu'elle poussa la porte de la cuisine. C'était l'endroit de la maison où tous aimaient à se retrouver. Un véritable attirail pendait de part et d'autre de la cuisinière : tamis, louches, râpes, couteaux à découper et entonnoirs. Tout était impeccablement rangé, étincelant de propreté... à l'image

de sa mère. Quant à son père, il était installé à table et buvait une tasse de café.

Et dire que sa mère refusait à cet homme merveilleux l'amour dont il avait tant besoin...

Les promenades matinales de Victoria étaient fréquentes et ses parents ne manifestèrent aucune surprise en la voyant entrer. Ils se tournèrent vers leur fille en souriant et lui dirent bonjour. Victoria embrassa son père et sourit à sa petite sœur Dorothée, mais elle ne put se résoudre à regarder sa mère en face. Alors elle se dirigea vers les étagères et commença à mettre le couvert pour le petit déjeuner. Sa mère, de nationalité anglaise, insistait pour que les repas les plus simples respectent les règles de la bienséance.

La gorge nouée, Victoria allait et venait entre la table et les étagères mais lorsqu'elle s'assit enfin à sa place, l'hostilité qu'elle éprouvait pour sa mère se transforma en une profonde pitié. La pauvre Katherine Seaton s'ingéniait à se faire pardonner la scène de la veille : elle voltigeait autour de son mari en babillant gaiement, lui remplissait sa tasse de café fumant, lui tendait le pot de crème et lui proposait des petits pains chauds tout en surveillant la cuisson des gaufres dont il était si friand.

Désorientée, Victoria déjeuna sans mot dire, cherchant un moyen de consoler son père.

La solution s'offrit à elle lorsqu'il se leva en annonçant qu'il se rendait à la ferme des Jackson dont Annie, la fillette, s'était cassé le bras. Victoria bondit de sa chaise.

— Je t'accompagne, papa. Cela fait longtemps que je voulais te demander de me laisser t'aider...

Ses parents la regardèrent, étonnés. Victoria n'avait jusqu'à présent jamais manifesté le moindre

intérêt pour la médecine. Ils n'é mirent pourtant aucune objection...

Victoria avait toujours été très proche de son père. À compter de ce jour, ils devinrent inséparables. Elle l'accompagnait partout où il allait ; s'il refusait catégoriquement sa présence au chevet de ses patients de sexe masculin, il était en revanche enchanté de l'avoir à ses côtés les autres fois.

Jamais plus ils n'évoquèrent cette fatidique soirée de Noël. À la place, ils discutaient à bâtons rompus et plaisantaient gaiement car Patrick Seaton, malgré le chagrin qui le rongait, était doté d'un grand sens de l'humour.

Victoria avait hérité de la beauté de sa mère ; de son père elle tenait son courage et sa gaieté. À présent, il lui apprenait également la compassion et son sens de l'idéal.

Fillette, elle avait emporté l'affection des villageois grâce à son sourire irrésistible. Aujourd'hui, ceux-ci vouaient une véritable vénération à la jeune fille vive et mature qui se préoccupait de leurs maux et plaisantait pour chasser leurs soucis.

2

— Victoria, es-tu certaine que ta mère n'a jamais mentionné le duc d'Atherton et la duchesse de Claremont devant toi ?

Victoria s'arracha au douloureux souvenir de l'enterrement de ses parents et regarda le vieux docteur aux cheveux blancs assis de l'autre côté de la table de la cuisine. Le docteur Morrison était un vieil ami de son père et s'était senti moralement

responsable des deux orphelines. De la même façon, il assurerait les soins des malades jusqu'à l'arrivée du remplaçant de Patrick Seaton.

— Nous savions seulement que maman était brouillée avec le reste de sa famille en Angleterre. Elle n'en parlait jamais.

— Ton père avait-il de la famille en Irlande ?

— Papa a été élevé dans un orphelinat. Il n'avait pas de famille.

Incapable de tenir en place, elle se leva et proposa du café au vieux docteur.

— Ne t'occupe pas de moi et va prendre un peu le soleil dehors avec Dorothée, la gronda-t-il gentiment. Tu as une mine de papier mâché.

— Vous n'avez besoin de rien ? insista Victoria.

— Oh, seulement de quelques années en moins, plaisanta-t-il mi-figue mi-raisin en taillant une plume d'oie. Je suis trop vieux pour reprendre du collier. Je serais mieux à Philadelphie avec une brique bouillante sous les pieds et un bon livre. Encore quatre mois avant l'arrivée du nouveau médecin. C'est long, j'ai peur de ne pas tenir le coup.

— Pauvre docteur Morrison... Comme tout cela doit être pénible pour vous.

— Ce n'est rien en comparaison de votre chagrin à toutes les deux, répliqua gentiment le vieillard. À présent file, va profiter un peu de ce beau soleil. Il fait si doux, c'est à peine croyable pour un mois de janvier. Pendant que tu prends l'air, je vais écrire à vos lointains parents.

Une semaine auparavant, le docteur Morrison, venu rendre visite aux Seaton, avait été le témoin du malheureux accident qui leur avait coûté la vie. La voiture qui transportait Patrick Seaton et sa femme avait basculé dans un fossé et s'était renversée. Patrick Seaton était mort sur le coup.

Katherine avait repris brièvement conscience et le docteur Morrison avait eu le temps de lui demander si elle avait de la famille en Angleterre.

— Grand-mère... la duchesse de Claremont... avait-elle murmuré d'une voix faible.

Et juste avant de rendre l'âme, elle avait chuchoté un autre nom : « Charles ». Affolé, le vieux médecin l'avait suppliée de poursuivre et Katherine avait soulevé les paupières en soufflant avec peine :

— Fielding. Charles... duc... d'Atherton.

— Est-ce un parent ?

Après un long silence, elle avait hoché faiblement la tête :

— Mon... cousin.

À présent il lui fallait prévenir ces gens pour savoir si l'un d'entre eux accepterait de veiller sur Victoria et Dorothée. Tâche d'autant plus périlleuse que le duc d'Atherton tout comme la duchesse de Claremont ignoraient sans doute jusqu'à l'existence des deux jeunes filles.

Les sourcils froncés, le docteur Morrison plongea avec détermination sa plume dans l'encrier. Il écrivit la date puis s'arrêta, perplexe.

— Comment s'adresse-t-on à une duchesse ? s'interrogea-t-il à voix haute.

Après mûre réflexion, il se mit à écrire.

Chère madame la Duchesse

J'ai le grand regret de vous annoncer la disparition tragique de votre petite-fille, Katherine Seaton, qui laisse hélas deux enfants, Victoria et Dorothée. J'ai temporairement pris à ma charge les deux orphelines. Malheureusement, mon grand âge et mon statut de célibataire ne me permettent pas, madame la duchesse, de m'en occuper convenablement.

Avant de mourir, Mme Seaton a mentionné deux noms : le vôtre et celui de Charles Fielding. Voilà la raison pour laquelle je me permets de vous écrire ainsi qu'à Sir Fielding, dans l'espoir que l'un d'entre vous – ou les deux – acceptera d'accueillir les filles de Mme Seaton. Ces pauvres enfants n'ont ni toit ni famille, et elles sont cruellement démunies.

Le docteur Morrison se renversa dans son fauteuil et relut la missive le front barré. Si la duchesse ignorait l'existence de ses arrière-petites-filles, il ne se faisait pas d'illusion : la vieille dame n'aurait sans doute aucune envie de les accueillir sans se renseigner au préalable à leur sujet. Afin de les décrire au mieux, il tourna la tête et observa les deux jeunes filles par la fenêtre.

Dorothée, prostrée sur la balançoire, semblait porter tout le désespoir du monde sur ses frêles épaules. Pour tromper son chagrin, Victoria avait entrepris de croquer sa sœur au fusain.

Le docteur Morrison commença par la cadette car c'était la plus facile à décrire.

Dorothée est une belle jeune fille blonde aux yeux bleus. Très douce de caractère, elle est charmante et parfaitement élevée. Agée de dix-sept ans, elle serait presque en âge de se marier mais n'a toutefois manifesté aucune préférence pour l'un ou l'autre jeune homme de son entourage...

Ici le vieux docteur interrompit sa description et se frotta pensivement le menton. À vrai dire, ils étaient tous amoureux de Dorothée. Comment leur en vouloir ? Elle était jolie, gaie et douce. Un ange,

décréta le docteur Morrison, ravi d'avoir trouvé le terme qui convenait exactement.

Quand ce fut le tour de Victoria, il haussa ses sourcils neigeux avec perplexité. Bien qu'elle fût sa préférée, il avait beaucoup de mal à décrire Victoria. Ses cheveux n'étaient pas couleur de blé mûr comme ceux de Dorothée, mais ils n'étaient pas franchement roux non plus – on aurait plutôt dit un flamboyant mélange des deux couleurs. Dorothée était un petit être exquis, une enfant sage et délicieuse. C'était selon lui l'épouse idéale : douce, aimable, mesurée et docile. En deux mots, elle était de celles qui jamais ne s'opposeraient à leur mari.

Victoria en revanche avait passé de longues heures en compagnie de son père et montrait à dix-huit ans beaucoup de repartie et un esprit critique inhabituel chez une femme.

Dorothée penserait comme son mari le lui dirait mais Victoria, elle, se ferait sa propre opinion des choses et agirait comme bon lui semblerait.

Oui, songea le docteur Morrison, Dorothée était un ange mais Victoria, elle... ne l'était pas.

Il scruta la jeune fille à travers ses lunettes. Victoria avait commencé une seconde esquisse et il admira son profil patricien en cherchant ses mots. « Courageuse » fut le qualificatif qui lui vint immédiatement à l'esprit. Il savait qu'elle dessinait pour ne pas sombrer dans le chagrin. Et compatissante, ajouta-t-il en se rappelant la gaieté et le réconfort qu'elle prodiguait aux malades.

Agacé, le vieillard secoua la tête. Lui appréciait son intelligence, son sens de l'humour ; il admirait son courage, son entrain et sa bonté. Mais s'il insistait trop sur ces qualités, ses parents britanniques risquaient d'imaginer une jeune femme

indépendante ou un bas-bleu, bref une fille impossible à marier qui resterait à leur charge *ad vitam aeternam*. Il y avait une autre possibilité dans quelques mois, Andrew Bainbridge reviendrait de son tour d'Europe. Peut-être demanderait-il Victoria en mariage ? Le docteur Morrison n'en était pas certain. Le père de Victoria et la mère d'Andrew avaient décidé de tester les sentiments des jeunes gens avant de les fiancer officiellement. Andrew était donc parti six mois faire le tour de l'Europe.

L'affection que Victoria portait au jeune homme était restée vive et constante, mais le vieillard savait qu'Andrew de son côté n'était plus si certain d'aimer la jeune fille. La veille, Mme Bainbridge lui avait confié que son fils s'était épris d'une cousine éloignée chez qui il séjournait en Suisse.

Le docteur Morrison soupira tristement sans quitter des yeux les deux sœurs. Avec leur robes noires toutes simples, l'une avec ses cheveux couleur de blé mûr et l'autre casquée d'or, elles formaient un tableau ravissant, si attachant... Un tableau ? Mais oui, bien sûr ! Le vieil homme décida de résoudre le problème en glissant une miniature des deux jeunes filles dans chacune des lettres.

Il acheva sa première lettre en priant la duchesse de se mettre en relation avec le duc d'Atherton qui recevrait lui-même une missive identique. Il attendait leurs instructions. Le docteur recopia la lettre à l'intention du duc d'Atherton puis écrivit un mot à son avocat new-yorkais, afin qu'un homme digne de confiance se mît à la recherche du duc et de la duchesse pour leur remettre les deux plis. Avec l'espoir que ces derniers lui rembourseraient ses frais...

Dans le jardin, Dorothée se balançait avec indolence en grattant la terre du bout de son soulier.

— Je n'arrive pas à y croire, dit-elle d'une voix douce où l'excitation se mêlait au désespoir. Maman était la petite-fille d'une duchesse ! Dis, Tory, alors que sommes-nous ? Crois-tu que nous possédions un titre ?

Victoria lui jeta un regard désabusé.

— Oui. Nous sommes les Cousines Pauvres.

C'était la vérité. Patrick Seaton était adoré par tous ceux qu'il avait soignés pendant de longues années, mais ses patients étaient rarement en mesure de le payer en espèces sonnantes et trébuchantes. Alors les gens le payaient en nature : viande, poisson ou gibier, réparation de sa voiture ou de sa maison, miche de pain frais et croustillant, paniers entiers de fraises juteuses... Il en résultait que la famille Seaton n'avait jamais manqué de nourriture mais que l'argent frais faisait cruellement défaut, comme le prouaient les robes rapiécées et fanées des deux sœurs. La maison elle-même avait été fournie par la commune.

Dorothée ignora le raccourci réaliste utilisé par Victoria pour désigner leur nouveau statut et poursuivit rêveusement :

— Notre cousin est duc et notre arrière-grand-mère duchesse ! Je n'arrive toujours pas à y croire...

— Une auréole de mystère a toujours plané autour de maman, répondit Victoria en refoulant les larmes qui embrumaient ses yeux. À présent nous savons pourquoi.

— Quel mystère ?

Le crayon en l'air, Victoria hésita avant de répondre :

— Maman était différente des autres femmes.

— C'est vrai, reconnut sa sœur, puis elle retomba dans son mutisme.

Victoria contempla l'esquisse qui reposait sur ses genoux. Le tracé délicat et les courbes des aubépines qu'elle venait de dessiner se brouillèrent devant ses yeux. Oui, un pan du mystère était soulevé. Aujourd'hui elle comprenait beaucoup de choses qui l'avaient troublée ou déconcertée par le passé. Voilà pourquoi sa mère ne s'était jamais liée aux autres femmes du village, voilà pourquoi elle parlait cet anglais irréprochable et pourquoi elle exigeait que ses filles en fassent autant en sa présence. Tout s'expliquait : son insistance à leur apprendre le français en plus de l'anglais, son exigence et aussi ce voile mélancolique qui passait devant ses yeux les rares fois où elle évoquait son pays natal.

Peut-être fallait-il aussi y trouver l'explication de son comportement étrange à l'égard de son mari ? Extérieurement pourtant, elle avait été une épouse exemplaire. Jamais elle n'avait récriminé contre son mari, pas une plainte sur leur pauvreté, pas une querelle. Il y avait longtemps que Victoria lui avait pardonné de ne pas aimer son père. Maintenant qu'elle savait que sa mère avait été élevée dans un luxe inouï, elle admirait sa force d'âme et son détachement.

Le docteur Morrison rejoignit les deux sœurs dans le jardin et leur adressa un sourire de réconfort.

— J'ai écrit ces lettres et je les ferai partir demain. Avec un peu de chance, nous aurons une réponse d'ici trois mois, peut-être moins.

Il rayonnait, ravi d'organiser ces retrouvailles avec leurs nobles cousins du Vieux Continent.

— À votre avis, docteur Morrison, que vont-ils faire lorsqu'ils les recevront ? s'enquit Dorothée.

Ébloui par le soleil, le vieil homme cligna des yeux et lui caressa les cheveux avant de faire appel à son imagination :

— Ils seront vraisemblablement très surpris, mais n'en laisseront rien paraître. Les aristocrates anglais ne manifestent jamais leurs émotions, m'a-t-on dit, ils sont très à cheval sur les principes. Quand ils auront lu ma lettre, ils s'écriront un petit mot poli pour convenir d'un rendez-vous afin de discuter de votre avenir. Un maître d'hôtel viendra leur servir une tasse de thé...

Il sourit en imaginant la scène : deux aristocrates anglais très distingués, riches et aimables, se rencontrant autour d'une tasse de thé pour discuter de l'avenir de ces jeunes parentes, inconnues mais chéries. Le duc d'Atherton et la duchesse de Claremont étaient l'un et l'autre des parents de Katherine, ils ne pouvaient être que des amis, des alliés...

3

— Sa Grâce la duchesse douairière de Claremont ! annonça cérémonieusement le majordome à la porte du salon où était assis Charles Fielding, duc d'Atherton.

Le majordome s'effaça et une vieille dame à l'allure imposante s'engouffra dans la pièce, traînant à sa suite un homme de loi visiblement éreinté.

— Inutile de vous lever, Atherton, persifla la duchesse en foudroyant du regard le duc qui demeurait ostensiblement assis.

Avec un calme olympien, il la fixa d'un œil glacé. À cinquante ans passés, Charles Fielding demeurait un fort bel homme avec ses cheveux abondants filetés d'argent et ses beaux yeux dorés. Mais la maladie avait laissé des traces : il était trop maigre

pour sa haute taille et de profondes rides creusaient son visage.

Voyant que son sarcasme n'avait pas porté, la duchesse s'en prit au majordome.

— On étouffe ici ! s'exclama-t-elle en frappant le parquet de sa canne au pommeau serti. Ouvrez ces tentures que nous puissions respirer !

— Non ! aboya Charles dont la voix trahissait le dégoût que cette femme suscitait en lui.

La duchesse lui jeta un regard venimeux.

— Je ne tiens pas à mourir d'asphyxie chez vous.

— Dans ce cas, sortez.

Sa maigre silhouette se crispa de rage et elle répéta entre ses dents :

— Je ne tiens pas à mourir asphyxiée chez vous. Je suis venue vous faire part de ma décision au sujet des filles de Katherine.

— Alors faites vite et allez-vous-en, rétorqua sèchement Charles.

Les yeux de la duchesse devinrent deux fentes hostiles et l'atmosphère se chargea d'une tension à peine supportable mais, loin de tourner les talons, elle se laissa lentement glisser dans un fauteuil. Malgré son âge avancé, la duchesse se tenait droite comme un I ; elle avait l'allure d'une reine avec le turban violet qui ceignait ses cheveux blancs et sa canne qu'elle brandissait comme un sceptre.

Charles la regarda avec étonnement : il était persuadé qu'elle avait tenu à le rencontrer pour le seul plaisir de lui dire en face qu'elle se moquait éperdument des filles de Katherine. D'où sa surprise en la voyant s'asseoir.

— Vous avez vu leurs portraits, commença-t-elle.

Il regarda furtivement la miniature cachée au creux de sa main et referma ses longs doigts sur le portrait dans un geste possessif. Victoria était

la vivante réplique de sa mère, l'image fidèle de sa chère, ravissante et délicieuse Katherine.

— Victoria ressemble de façon saisissante à sa mère, poursuit Sa Grâce avec impatience.

Charles releva lentement les yeux et croisa son regard. Son visage se durcit :

— Je sais.

— Parfait ! Alors vous comprenez pourquoi je ne veux pas d'elle chez moi. Je me charge de la cadette.

Elle se releva comme si tout avait été dit et se tourna vers son avoué :

— Veuillez à ce que ce docteur Morrison soit dédommagé de ses frais et envoyez également un mandat pour régler la traversée de cette jeune fille.

— Ce sera fait, Votre Grâce, fit l'homme de loi en s'inclinant. Y a-t-il autre chose ?

— Il y aura encore beaucoup d'autres détails à régler, lança-t-elle d'une voix coupante. Il faudra présenter cette fille à la bonne société, lui constituer une dot, lui trouver un mari. Que sais-je encore...

— Et Victoria ? s'enquit Charles. Qu'allez-vous faire de l'aînée ?

La duchesse lui jeta un regard assassin.

— Je vous ai déjà dit que cette enfant ne me rappelle que trop sa mère. Je ne veux pas d'elle. Occupez-vous-en si cela vous chante. Je crois me souvenir que vous aviez un faible pour la mère, n'est-ce pas ? Et Katherine ne vous avait visiblement pas oublié puisque, sur son lit de mort, c'est encore votre nom qu'elle a prononcé. Rattrapez-vous sur la fille. Vous l'avez bien mérité, non ?

À moitié étourdi de bonheur, Charles n'en croyait pas ses oreilles, mais la vieille duchesse ajouta avec arrogance :

— Mariez-la à qui bon vous semble, sauf à votre maudit neveu. Il y a vingt-deux ans, je me suis opposée à une alliance entre nos deux familles et je n'ai pas changé d'avis.

Prise d'une inspiration, elle s'interrompit un instant. Une lueur de triomphe brilla dans ses petits yeux cruels et elle reprit :

— Je vais marier Dorothee au fils de Winston ! Ha ! Ha ! Je voulais marier Katherine à son père et, à cause de vous, elle a refusé. Dorothee épousera son fils et cette alliance avec les Winston se fera tout de même !

Un sourire mauvais éclaira son visage ridé et elle éclata de rire devant l'air pincé de Charles.

— Après toutes ces années, je vais enfin réussir le mariage du siècle, ricana-t-elle.

Sur ces mots, elle quitta la pièce suivie de son avoué.

Charles la regarda s'éloigner tandis que dans sa tête s'entrechoquaient des sentiments contradictoires : amertume, haine ou joie, il l'ignorait. Cette vieille peste venait involontairement de lui offrir la seule chose qu'il désirait de toute ses forces – elle lui donnait Victoria, la fille de Katherine. Le portrait vivant de sa mère. Charles éprouva une immense bouffée de bonheur, suivie presque immédiatement d'un accès de rage. Cette mégère sournoise et cruelle comptait donc réaliser l'alliance avec les Winston dont elle avait rêvé toute sa vie. Jadis, elle avait été prête à sacrifier le bonheur de Katherine pour parvenir à ses fins. Et aujourd'hui, elle allait gagner ? Non, c'était intolérable...

Soudain une idée lui vint à l'esprit. Il y réfléchit longuement en fronçant les sourcils, pesa le pour et le contre, puis l'ébauche d'un sourire naquit

sur ses lèvres. Il se tourna avec vivacité vers son majordome.

— Dobson ! Allez me chercher de l'encre et du papier. Je voudrais rédiger une annonce. Je veux qu'elle soit immédiatement portée au *Times*.

— Oui, Votre Grâce.

Charles leva un regard amusé vers le vieux serviteur.

— Elle se trompait, Dobson. Cette vieille sorcière avait tort !

— Tort, Votre Grâce ?

— Parfaitement ! Elle ne va pas réussir le mariage du siècle. C'est moi qui vais le faire !

Il s'agissait d'un rituel. Chaque matin à neuf heures, Northrup, le majordome, ouvrait la majestueuse porte d'entrée de la gentilhommière du marquis de Wakefield et un valet de pied lui tendait un exemplaire du *Times* fraîchement imprimé.

Northrup referma la porte et traversa le vestibule en marbre pour remettre le journal à un autre valet posté en bas de l'escalier d'honneur.

— Le *Times* de Sa Seigneurie, psalmodia-t-il.

Le domestique fila en direction de la salle à manger où Jason Fielding, marquis de Wakefield, achevait son petit déjeuner en lisant son courrier.

— Votre *Times*, monsieur, murmura timidement le valet en déposant le journal à côté de la tasse de café.

Il le débarrassa de son assiette et le marquis s'empara du journal sans mot dire.

Tout cela se déroulait avec la précision et l'exactitude d'un ballet savamment orchestré. Lord Fielding était un maître exigeant et la vie à Wakefield ou à son hôtel londonien était réglée comme une horloge.

Ses domestiques le craignaient et le vénéraient, telle une divinité froide, distante, tout en essayant désespérément de lui plaire.

Il en allait de même des ambitieuses beautés londoniennes que Jason emmenait au bal, à l'Opéra... et pour terminer dans son lit. En effet, il ne les traitait pas plus chaleureusement que ses domestiques. Cela n'empêchait pas toutes ces dames de lui lancer des regards langoureux car, en dépit de son attitude cynique, il émanait de Jason Fielding une aura incontestable et sa mâle beauté faisait chavirer les cœurs.

Il avait des cheveux abondants couleur d'ébène, des yeux vert jade qui vous transperçaient impitoyablement et des lèvres sensuelles, bien modelées. Depuis ses sourcils bruns et bien dessinés jusqu'à son menton hautain et volontaire, chaque ligne de son visage bronzé trahissait une force farouche. On admirait également la virilité que dégageait son grand corps, harmonieux malgré sa carrure impressionnante, et ses longues jambes musclées. Qu'il fût dans une salle de bal ou sur son étalon, Jason Fielding parmi ses semblables ressemblait à une panthère indomptée au milieu de gros chats inoffensifs.

Comme l'avait une fois souligné lady Wilson-Smyth en riant, Jason Fielding était beau comme un péché mortel.

En dépit – ou plutôt à cause – de cela, les femmes tournaient autour de lui comme les papillons autour d'une lampe, avides de lui arracher l'un de ses sourires rares et nonchalants. Toutes intriguaient pour obtenir ses faveurs, de la grande dame à la femme mariée, et les jeunes filles en âge de se marier rêvaient d'être l'élue qui ferait fondre ce cœur de marbre.

Dans ce milieu huppé, les plus lucides observaient que lord Fielding avait été échaudé. Tous étaient au courant de la conduite scandaleuse de sa femme lorsqu'elle était arrivée à Londres quatre ans plus tôt. La ravissante marquise de Wakefield s'était en effet adonnée à une série de liaisons, dont le Tout-Londres avait fait des gorges chaudes. Elle avait allégrement cocufié son mari au vu et au su de tous, y compris du principal intéressé, qui semblait s'en moquer éperdument...

Le valet de pied s'arrêta près de la chaise de lord Fielding et approcha une cafetière en argent ciselé :

— Désirez-vous encore un peu de café, monsieur ?

Sa Seigneurie secoua la tête et poursuivit sa lecture du *Times*. Le domestique battit en retraite. Son maître s'abaissait rarement à adresser la parole à son personnel ; à peine connaissait-il leurs noms. En revanche, il ne les injurait pas et n'élevait jamais la voix, contrairement aux autres nobles de son rang. Si on lui avait déplu, le marquis se contentait de foudroyer l'impudent de son regard vert et glacial. Jamais il ne haussait le ton, même s'il était violemment pris à partie.

Ce fut la raison pour laquelle le valet faillit lâcher sa cafetière lorsque le poing de Jason Fielding vint s'abattre sur la table en faisant tinter plats et assiettes. Il bondit sur ses pieds, le regard fixé sur le journal étalé sur la table, et ses yeux se plissèrent de rage.

— L'hypocrite, le saligaud... C'est le seul qui oserait me faire ça !

Il sortit à grandes enjambées de la pièce, arracha son manteau des mains du majordome éberlué et sortit comme une tornade en direction des écuries.

Northrup referma la porte derrière son maître et traversa le hall en faisant voler les basques de son habit.

— Qu'est-il arrivé à Sa Seigneurie ? s'enquit-il en faisant irruption dans la salle à manger.

Devant la chaise abandonnée par lord Fielding, le valet de pied était plongé dans la lecture du *Times*, sa cafetière à la main.

— Je crois qu'il a lu quelque chose dans le journal, souffla-t-il en montrant du doigt l'annonce des fiançailles de Jason Fielding, marquis de Wakefield, avec miss Victoria Seaton. J'ignorais que Sa Seigneurie avait l'intention de se marier.

— Je me demande même si Sa Seigneurie était au courant, déclara rêveusement Northrup en lisant une deuxième fois l'entrefilet.

Il s'aperçut soudain qu'il se fourvoyait à bavarder avec un inférieur et subtilisa le *Times* qu'il replia dignement.

— Les affaires de lord Fielding ne vous concernent pas, O'Malley. Souvenez-vous-en si vous tenez à conserver votre place.

Deux heures plus tard, à Londres, la voiture de Jason s'immobilisait en soulevant un nuage de poussière devant l'hôtel particulier du duc d'Atherton. Un palefrenier se précipita pour prendre les rênes. Jason sauta à terre et gravit quatre à quatre les marches du perron.

— Bonjour, monsieur, l'accueillit Dobson en s'effaçant pour le laisser entrer. Sa Grâce vous attend.

— Sacrebleu ! Je m'en doute, jeta Jason, acerbe. Où est-il ?

— Dans le petit salon, monsieur.

Jason passa devant lui comme un boulet de canon et se dirigea à grandes enjambées vers la porte du salon qu'il ouvrit violemment. Il vint se

planter devant le duc qui se tenait près de la cheminée et l'apostropha sans préambule :

— J'imagine que vous êtes à l'origine de cette annonce ridicule parue dans le *Times*.

Charles soutint calmement son regard :

— C'est exact.

— Je veux que vous fassiez immédiatement paraître un démenti.

— Non, déclara Charles avec fermeté. Cette jeune femme va venir en Angleterre et tu l'épouseras. Entre autres choses, je veux tenir dans mes bras un petit-fils avant de quitter ce monde.

— Si vous désirez un petit-fils, vous n'avez qu'à enquêter auprès de vos autres bâtards. Je suis sûr qu'ils ont déjà dû vous faire des descendants par douzaines !

Charles tiqua mais se contenta de répliquer d'une voix basse, menaçante :

— Je veux un petit-fils légitime que je présenterai au monde comme mon héritier.

— Un petit-fils légitime ! ironisa Jason d'une voix glaciale. Vous voulez que moi, votre fils illégitime, je vous donne un petit-fils légitime ? Dites-moi une chose : tout le monde me prend pour votre neveu, alors par quel tour de passe-passe mon fils deviendra-t-il votre petit-fils ?

— Je dirai à tous qu'il est mon petit-neveu mais je saurai, moi, qu'il est mon petit-fils, et c'est tout ce qui m'importe.

Nullement troublé par la colère de son fils, Charles acheva, implacable :

— Jason, je veux que tu me donnes un héritier.

Une veine se mit à battre sur la tempe de Jason. Se penchant, il saisit les accoudoirs du fauteuil et approcha son visage à quelques centimètres de celui de son père. Puis il proféra lentement :

— Je vous ai dit et répété que je ne me remarierai jamais. Vous avez bien compris ? Jamais !

— Pourquoi ? riposta sèchement Charles. Tu n'es pas misogyne, que je sache. Il est de notoriété publique que tu as des maîtresses et que tu les traites bien. D'ailleurs elles sont toutes follement éprises de toi. Ces dames ont visiblement l'air d'apprécier ton lit et, de ton côté, il ne te déplaît pas de les y accueillir...

— Taisez-vous ! explosa Jason.

Un spasme de douleur déforma soudain le visage de Charles qui porta la main à sa poitrine. Ses longs doigts maigres étreignirent sa chemise puis vinrent lentement se reposer sur ses genoux.

Jason fronça les sourcils, supposant que Charles lui jouait la comédie, mais il refoula les mots qui lui venaient aux lèvres.

— La jeune fille que je te destine arrivera ici dans trois mois, reprit son père. J'enverrai une voiture la chercher au port afin qu'elle puisse directement se rendre à Wakefield Park. Pour ménager les apparences, je vous rejoindrai là-bas et j'y resterai jusqu'au mariage. J'ai connu sa mère il y a longtemps de cela et j'ai ici un portrait de Victoria. Elle ne te décevra pas. (Il lui tendit la miniature.) Allons, Jason, fit-il d'une voix plus douce et engageante. Tu n'es pas curieux de voir à quoi elle ressemble ?

Le ton cajoleur de Charles ne réussit qu'à exaspérer Jason dont le visage devint de marbre.

— Vous perdez votre temps. Je ne la verrai pas.

— Oh si ! l'assura Charles, passant aux menaces. Si tu refuses, je te déshérite. Tu as déjà dépensé cinq cent mille livres sterling à restaurer mes biens, mais ces biens ne t'appartiendront que si tu épouses Victoria Seaton.

Haussant les épaules, Jason rétorqua avec mépris :

— Je me moque de vos précieux biens. Mon fils est mort et je n'ai personne à qui les léguer.

Charles remarqua la lueur de souffrance qui brilla dans les yeux de Jason en évoquant son petit garçon et sa voix s'adoucit :

— Je reconnais que je n'y ai pas mis les formes, Jason, mais j'avais mes raisons. Je sais que je ne peux t'obliger à épouser Victoria, mais je me porte garant de cette jeune fille. J'ai son portrait et tu peux vérifier par toi-même... elle est ravissante...

Il s'interrompit. Jason tourna les talons et sortit en claquant la porte à toute volée derrière lui.

— Tu l'épouseras, Jason, conclut son père, seul à présent dans la pièce. Dussé-je t'y contraindre.

Quelques minutes plus tard, Dobson entra avec un plateau d'argent sur lequel reposaient une bouteille de champagne et deux coupes.

— Je me suis permis d'apporter ceci pour fêter dignement l'événement, déclara le vieux serviteur, radieux.

— Vous auriez mieux fait d'apporter de la ciguë, ironisa Charles. Jason est déjà reparti.

Le visage du majordome se décomposa :

— Déjà ? Mais je n'ai même pas eu le temps de féliciter Sa Seigneurie !

— C'est heureux, observa Charles avec un rire sarcastique. Car il vous aurait fort probablement sauté à la gorge.

Lorsque le majordome se fut éclipsé, Charles se versa une coupe de champagne. Puis, avec un sourire résolu, il leva son verre et déclara tout haut :

— À ton prochain mariage, Jason !

— J'en ai pour une minute, monsieur Borowski, lança Victoria en sautant de la charrette du fermier qui transportait leurs bagages.

— Prenez vot' temps, répliqua ce dernier en tirant sur sa pipe. Vot' sœur et moi, on va pas vous abandonner ici !

— Oh Tory, fais vite ! supplia Dorothee. Nous allons manquer notre bateau.

— On a tout l'temps, la rassura le fermier. Avant la tombée du jour, vous s'rez à bord, foi de Borowski !

Victoria gravit quatre à quatre les marches qui menaient à l'imposante demeure d'Andrew, construite sur une colline dominant le village, et frappa à la lourde porte de chêne.

— Bonjour, madame Tilden, dit-elle à la gouvernante rebondie. Pourrais-je voir Mme Bainbridge ? Je voudrais lui dire adieu et lui confier une lettre pour Andrew, afin qu'il sache où m'écrire en Angleterre.

— Je vais la prévenir, Victoria, répondit sans conviction la brave femme. Mais je doute qu'elle vous reçoive. Vous savez comment elle est lorsqu'elle a ses malaises.

Victoria hocha gravement la tête. Elle connaissait les « malaises » de Mme Bainbridge. Son père lui avait confié que la mère d'Andrew s'inventait des maladies chroniques pour se dérober à certaines obligations et pour conserver son fils sous sa coupe. Un jour, Patrick Seaton le lui avait dit en face, en présence de Victoria, et Mme Bainbridge ne le leur avait jamais pardonné.

Comme Victoria et Andrew savaient que Mme Bainbridge jouait la comédie, ses palpitations, ses vertiges et autres fourmillements ne les impressionnaient guère : c'était une raison supplémentaire,

Victoria le savait, pour laquelle elle s'opposait à leur mariage.

La femme de chambre revint la mine déconfite.

— Je suis désolée, Victoria. Mme Bainbridge n'est pas en état de vous recevoir. Confiez-moi votre lettre et je dirai à madame de l'envoyer à M. Andrew. Elle souhaite que je fasse venir le docteur Morrison, reprit-elle, excédée. Elle souffre de bourdonnements d'oreilles.

— Le docteur Morrison s'apitoie sur ses maux au lieu de l'encourager à se lever et à se rendre utile, résuma Victoria avec un sourire résigné.

Elle lui tendit la lettre en regrettant qu'il fût si coûteux d'envoyer du courrier en Europe. Elle était obligée de demander à Mme Bainbridge de glisser ses lettres dans les siennes.

— J'ai l'impression que Mme Bainbridge préfère le docteur Morrison à mon père.

— Si vous voulez mon avis, répondit Mme Tilden avec humeur, elle aimait un peu trop votre papa. Si vous l'aviez vue se préparer avant de le faire appeler en pleine nuit... C'était à peine croyable... mais votre père n'est jamais rentré dans son petit manège, s'empessa-t-elle de préciser.

Une fois Victoria partie, Mme Tilden monta la lettre à l'étage.

— Madame, fit-elle en s'approchant du lit de la veuve. Voici la lettre de Victoria pour Andrew.

— Donnez-la-moi, intima Mme Bainbridge d'une voix étonnamment ferme pour une malade. Et faites venir immédiatement le docteur Morrison. J'ai des vertiges. Quand le nouveau praticien doit-il arriver ?

— D'ici une semaine.

Mme Bainbridge arrangea ses cheveux grisonnants sous son bonnet de dentelle et esquissa une

grimace dédaigneuse en contemplant la lettre qui reposait sur son couvre-pieds de satin.

— Andrew n'épousera jamais cette petite paysanne ! lança-t-elle d'une voix méprisante. Il m'a écrit à deux reprises en me disant que sa cousine suisse Madeline est très charmante. J'ai prévenu Victoria mais cette petite sottise n'y a prêté aucune attention.

— Croyez-vous qu'il épousera Miss Madeline ? s'enquit la bonne en relevant les coussins dans le dos de sa maîtresse.

Le maigre visage de la veuve se contracta de colère.

— Ne dites donc pas de sottises ! Andrew n'a pas le temps de s'occuper d'une femme. Je le lui ai déjà dit. Le domaine lui suffira amplement, il se doit à ses terres et à sa mère !

Elle saisit la lettre de Victoria du bout des doigts comme si celle-ci était porteuse de germes et la tendit à sa bonne.

— Faites comme d'habitude, ordonna-t-elle froidement.

— J'ignorais qu'il pouvait y avoir autant de monde, et autant de bruit, lâcha Dorothée, ébahie en débarquant sur les quais grouillants du port de New York.

Sur les passerelles des bateaux amarrés par douzaines, les dockers trimbalaien d'énormes malles. Au-dessus de leurs têtes, les poulies grinçaient, soulevant des filets remplis de marchandises dont on remplissait les cales des navires. Les ordres des officiers se mêlaient aux rires gras des marins

auxquels faisaient écho les propositions obscènes des prostituées qui les attendaient sur les quais.

— C'est fascinant, commenta Victoria en regardant deux solides gaillards transporter à bord du *Gull* les malles qui recelaient tout ce qu'elles possédaient au monde.

Dorothee approuva d'un signe de la tête mais son visage restait mélancolique.

— Oui, mais je ne puis m'empêcher de songer qu'au terme de notre voyage, nous devons nous séparer. Tous cela à cause de notre arrière-grand-mère. Pour quel motif refuse-t-elle de te prendre sous son toit ?

— Je n'en sais rien, mais cesse d'y revenir, répondit Victoria avec un sourire. Il faut savoir prendre le bon côté des choses. Regarde l'East River. Ferme les yeux et respire cet air marin.

Dorothee obéit et inspira profondément. Puis elle fronça le nez, dégoûtée.

— Ça sent le poisson pourri... Tory, si la duchesse te connaissait un peu, je suis sûre qu'elle voudrait t'avoir chez elle. C'est cruel et inhumain de nous séparer. Je lui parlerai de toi et je la ferai changer d'avis.

— Garde-toi de dire ou de faire quoi que ce soit qui puisse la fâcher. Pour l'heure, nous sommes toi et moi entièrement dépendantes de notre famille.

— J'essaierai, promit Dorothee. Mais je vais m'arranger pour lui faire comprendre, par de petits détails, qu'elle doit te faire venir.

Victoria sourit sans rien dire et Dorothee finit par soupirer :

— Ma seule consolation, c'est que M. Wilhelm m'a dit qu'avec du travail et beaucoup d'exercice, je pourrai devenir concertiste. Il paraît qu'il y a d'excellents professeurs de piano à Londres.

Je demanderai, non, j'insisterai pour que notre arrière-grand-mère me permette de poursuivre une carrière musicale, acheva-t-elle avec une détermination que peu auraient soupçonnée derrière son tempérament posé.

Victoria se garda bien d'évoquer ses doutes et, avec la sagesse que lui donnaient dix-huit mois de plus, elle se contenta d'ajouter :

— N'insiste tout de même pas trop, ma chérie.

— Je ferai preuve de tact, promit sa sœur.

4

— Mademoiselle Dorothee Seaton ? s'enquit courtoisement un gentleman aux cheveux blancs en s'effaçant pour laisser passer trois solides matelots qui transportaient d'énormes sacs sur leurs épaules.

— C'est moi, répondit Dorothee d'une voix tremblante en regardant craintivement l'homme tiré à quatre épingles.

— Son Excellence la duchesse de Claremont m'a donné l'ordre de vous conduire chez elle. Où sont vos malles ?

— Devant vous. Je n'en ai qu'une.

Il se retourna et deux valets en livrée sautèrent d'un landau noir sur la portière duquel brillait une couronne ducal.

— Dans ce cas, nous pouvons y aller, reprit-il, tandis que les deux hommes chargeaient sa malle sur le toit de la voiture.

— Mais... et ma sœur ? balbutia Dorothee, affolée, en s'accrochant à Victoria.

— Je suis convaincu que ceux qui attendent votre sœur ne vont pas tarder. Voyez-vous, votre bateau est arrivé quatre jours plus tôt que prévu.

— Ne t'en fais pas pour moi, déclara Victoria avec une sérénité qu'elle était loin d'éprouver. La voiture du duc sera bientôt là, j'en suis sûre. Entre-temps, le capitaine Gardiner ne verra aucun inconvénient à me garder à son bord. Tu peux y aller.

Dorothee serra de toutes ses forces sa sœur contre elle.

— Tory, je trouverai bien un moyen de persuader la duchesse, elle t'invitera à nous rejoindre, crois-moi. Oh ! J'ai si peur. N'oublie pas de m'écrire. Écris-moi tous les jours !

Victoria, immobile, vit Dorothee grimper craintivement dans la luxueuse voiture. Le cocher releva le marchepied, fit claquer son fouet et les quatre chevaux s'élançèrent pendant que Dorothee agitait la main par la portière.

Bousculée par les matelots qui quittaient le navire en quête de bière et de prostituées, Victoria demeura sur le quai, les yeux fixés sur la voiture qui s'éloignait. Jamais elle ne s'était sentie aussi seule de sa vie...

Elle passa les deux journées suivantes dans la solitude de sa cabine, rompant la monotonie par de petites promenades sur le pont ou par les repas qu'elle partageait avec le capitaine Gardiner. Cet homme charmant et paternel appréciait beaucoup la compagnie de la jeune fille, et Victoria avait passé de nombreuses heures avec lui au cours des dernières semaines. Il connaissait les raisons de son voyage en Angleterre et était devenu son ami.

Constatant le troisième jour qu'aucune voiture ne se présentait pour conduire Victoria à Wakefield